Tout à coup la grêle se mit à tomber; quelques grêlons d'abord qui nous frappèrent au visage, puis presque instantanément, une vraie avalanche; il fallut nous jeter sous une grande porte.

Et alors nous vîmes tomber l'averse de grêle la plus terrible qu'on puisse imaginer; en un instant la rue fut couverte d'une couche blanche comme en plein hiver; les grêlons étaient gros comme des oeufs de pigeon et en tombant ils produisirent un tapage assourdissant au milieu duquel éclataient de temps en temps des bruits de vitres cassées; avec les grêlons qui glissaient des toits dans la rue tombaient toutes sortes de choses, des morceaux de tuiles, des plâtras, des ardoises broyées, surtout des ardoises qui faisaient des tas noirs au milieu de la blancheur de la grêle.

—Hélas! les panneaux! s'écria Etiennette.

C'était aussi la pensée qui m'était venue à l'esprit.

—Peut-être le père sera-t-il arrivé à temps?

—Quand même ils seraient arrivés avant la grêle jamais ils n'auront eu le temps de couvrir les panneaux avec les paillassons; tout va être perdu.

—On dit que la grêle ne tombe que par places.

—Nous sommes trop près de la maison pour qu'elle nous ait épargnés; si elle tombe sur le jardin comme ici, le pauvre père va être ruiné; oh! mon Dieu, il comptait tant sur la vente, et il avait tant besoin de cet argent.

Sans bien connaître le prix des choses j'avais bien souvent entendu dire que les panneaux vitrés coûtaient 15 ou 1,800 francs le cent, et je compris tout de suite quel désastre ce pouvait être pour nous, si la grêle avait brisé nos cinq ou six cents panneaux, sans parler des serres ni des plantes.

J'aurais voulu interroger Etiennette, mais c'était à peine si nous pouvions nous entendre, tant le tapage produit par les grêlons était assourdissant et puis, à vrai dire, Etiennette ne paraissait pas disposée à parler; elle regardait tomber la grêle avec une figure désolée, comme doit l'être celle des gens qui voient brûler leur maison.

Cette terrible averse ne dura pas longtemps, cinq ou six minutes peut-être, et elle cessa tout à coup comme tout à coup elle avait commencé: le nuage fila sur Paris et nous pûmes sortir de dessous notre grande porte. Dans la rue, les grêlons durs et ronds roulaient sous les pieds comme les galets de la mer, et il y en avait une telle épaisseur que les pieds enfonçaient dedans jusqu'à la cheville.

Lise, ne pouvant marcher dans cette grêle glacée, avec ses bottines de toile, je la pris sur mon dos; son visage, si gai en venant, était maintenant navré, des larmes roulaient dans ses yeux.

Nous ne tardâmes pas à arriver à la maison dont la grande porte était restée ouverte; nous entrâmes vivement dans le jardin.

Quel spectacle! tout était brisé, haché: panneaux, fleurs, morceaux de verre, grêlons formaient un mélange, un fouillis sans forme; de ce jardin si beau, si riche le matin, rien ne restait que ces débris sans nom.

Où était le père?

Nous le cherchâmes, ne le voyant nulle part, et nous arrivâmes ainsi à la grande serre dont pas une vitre n'était restée intacte: il étais assis, affaissé pour mieux dire, sur un escabeau au milieu des débris qui couvraient le sol, Alexis et Benjamin près de lui immobiles.

—Oh! mes pauvres enfants! s'écria-t-il en levant la tête à notre approche, qui lui avait été signalée par le bruit du verre que nous écrasions sous nos pas, oh! mes pauvres enfants!

Et, prenant Lise dans ses bras, il se mit à pleurer sans ajouter un mot.

Qu'aurait-il dit?

C'était un désastre; mais, si grand qu'il fût aux yeux, il était plus terrible encore par ses conséquences.

Bientôt j'appris par Etiennette et par les garçons combien le désespoir du père était justifié. Il y avai dix ans que le père avait acheté ce jardin et avait bâti lui-même cette maison. Celui qui lui avait vendu le terrain lui avait aussi prêté de l'argent pour acheter le matériel nécessaire à son métier de fleuriste. Le tout était payable ou remboursable, en quinze ans, par annuités. Ces paiements réguliers étaient d'autant plus indispensables, que son créancier n'attendait qu'une occasion, c'est-à-dire qu'un retard, pour reprendre terrain, maison, matériel, en gardant, bien entendu, les dix annuités qu'il avait déjà reçues: c'était même là, paraît-il, sa spéculation, et c'était parce qu'il espérait bien qu'en quinze ans, il arriverait un jour où le père ne pourrait pas payer, qu'il avait risqué cette spéculation, pour lui sans danger, — tandis qu'elle en était pleine, au contraire, pour son débiteur.

Ce jour était enfin venu, grâce à la grêle.

Maintenant qu'allait-il se passer?

Nous ne restâmes pas longtemps dans l'incertitude, et le lendemain du jour où le père devait payer son annuité avec le produit de la vente des plantes, nous vîmes entrer à la maison un monsieur en noir, qui n'avait pas l'air trop poli et qui nous donna un papier timbré sur lequel il écrivit quelques mots dans une ligne restée en blanc.

C'était un huissier.

Et depuis ce jour il revint à chaque instant, si bien qu'il finit par connaître nos noms.

—Bonjour Remi, disait-il; bonjour Alexis, cela va bien, mademoisele Etiennette?

Et il nous donnait son papier timbré, en souriant, comme à des amis.

—Au revoir, les enfants!

—Au diable!

Le père ne restait plus à la maison, il courait la ville. Où allait-il? je n'en sais rien, car lui qui autrefois était si communicatif, il ne disait plus un mot. Il allait chez les gens d'affaires, sans doute devant les tribunaux.

Et à cette pensée je me sentais effrayé; Vitalis aussi avait paru devant les tribunaux et je savais ce qui en était résulté.

Pour le père, le résultat se fit beaucoup plus attendre et une partie de l'hiver s'écoula; comme nous n'avions pas pu, bien entendu, réparer nos serres et faire vitrer nos panneaux, nous cultivions le jardin en légumes et en fleurs qui ne demandaient pas d'abri; cela ne serait pas d'un grand produit, mais enfin cela serait toujours quelque chose, et puis c'était du travail.

Un soir le père rentra plus accablé encore que de coutume.

—Les enfants, dit-il, c'est fini!

Je voulus sortir, car je compris qu'il allait se passer quelque chose de grave, et, comme il s'adressait à ses enfants, il me semblait que je ne devais pas écouter.

Mais d'un geste il me retint :

—N'es-tu pas de la famille, dit-il, et quoique tu ne sois pas bien âgé pour entendre ce que j'ai à dire, tu as déjà été assez éprouvé par le malheur pour le comprendre: les enfants, je vais vous quitter.

Il n'y eut qu'une exclamation, qu'un cri de douleur.

Lise sauta dans ses bras et l'embrassa en pleurant.

—Oh! vous pensez bien que ce n'est pas volontairement qu'on abandonne des bons enfants comme vous, une chère petite comme Lise.

Et il la serra sur son coeur.

—Mais j'ai été condamné à payer et comme je n'ai pas l'argent, on va tout vendre ici, puis comme ce n sera pas assez, on me mettra en prison, où je resterai cinq ans; ne pouvant pas payer avec mon argent, je paierai avec mon corps, avec ma liberté.

Nous nous mîmes tous à pleurer.

—Oui, c'est bien triste, dit-il, mais il n'y a pas à aller contre la loi, et c'est la loi; il paraît qu'autrefois elle était encore plus dure, m'a dit mon avocat, et que quand un débiteur ne pouvait pas payer ses créanciers, ceux-ci avaient le droit de mettre son corps en morceaux et de se le partager en autant de parties qu'ils le voulaient; moi on me met simplement en prison, et j'y serai sans doute dans quelques jours, j'y serai pour cinq ans. Que deviendrez-vous pendant ce temps-là? Voilà le terrible.

Il se fit un silence; je ne sais ce qu'il fut pour les autres enfants, mais pour moi il fut affreux.

—Vous pensez bien que je n'ai pas été sans réfléchir à cela; et voilà ce que j'ai décidé pour ne pas vous laisser seuls et abandonnés après que j'aurai été arrêté.

Un peu d'espérance me revint.

—Remi va écrire à ma soeur Catherine Suriot, à Dreuzy, dans la Nièvre; il va lui expliquer la position et la prier de venir; avec Catherine qui ne perd pas facilement la tête, et qui connaît les affaires, nous déciderons le meilleur.

C'était la première fois que j'écrivais une lettre, ce fut un pénible, un cruel début.

Bien que les paroles du père fussent vagues, elles contenaient pourtant une espérance, et dans la position où nous étions, c'était déjà beaucoup que d'espérer.

Quoi?

Nous ne le voyions pas; mais nous espérions; Catherine allait arriver et c'était une femme qui connaissait les affaires, cela suffisait à des enfants simples et ignorants tels que nous.

Pour ceux qui connaissent les affaires, il n'y a plus de difficultés en ce monde.

Cependant elle n'arriva pas aussitôt que nous l'avions imaginé, et les gardes du commerce, c'est-à-dire les gens qui arrêtent les débiteurs, arrivèrent avant elle.

Le père allait justement s'en aller chez un de ses amis, lorsqu'en sortant dans la rue, il les trouva devant lui ; je l'accompagnais, en une seconde nous fûmes entourés. Mais le père ne voulait pas se sauver, il pâlit comme s'il allait se trouver mal et demanda aux gardes d'une voix faible à embrasser ses enfants.

—Il ne faut pas vous désoler, dit l'un d'eux, la prison pour dettes n'est pas si terrible que ça et on y trouve de braves gens.

Nous rentrâmes à la maison, entourés des gardes du commerce.

J'allai chercher les garçons dans le jardin.

Quand nous revînmes, le père tenait dans ses bras Lise, qui pleurait à chaudes larmes.

Alors un des gardes lui parla à l'oreille, mais je n'entendis pas ce qu'il lui dit.

—Oui, répondit le père, vous avez raison, il le faut.

Et, se levant brusquement, il posa Lise à terre, mais elle se cramponna à lui, et ne voulut pas lâcher sa main.

Alors, il embrassa Etiennette, Alexis et Benjamin.

Je me tenais dans un coin, les yeux obscurcis par les larmes, il m'appela:

—Et toi, Remi, ne viens-tu pas m'embrasser, n'es-tu pas mon enfant?

Nous étions éperdus.

—Restez-là, dit le père d'un ton de commandement, je vous l'ordonne.

Et vivement il sortit après avoir mis la main de Lise dans celle d'Etiennette.

J'aurais voulu le suivre, et je me dirigeai vers la porte, mais Etiennette me fit signe de m'arrêter.

Nous restâmes anéantis au milieu de notre cuisine; nous pleurions tous et personne d'entre nous ne trouvait un mot à dire.

Quel mot?

Nous savions bien que cette arrestation devait se faire un jour ou l'autre, mais nous avions cru qu'alors Catherine serait là, et Catherine c'était la défense.

Mais Catherine n'était pas là.

Elle arriva cependant une heure environ après le départ du père, et elle nous trouva tous dans la cuicine sans que nous eussions échangé une parole. Celle qui jusqu'à ce moment nous avait soutenus était à son tour écrasée; Etiennette si forte, si vaillante pour lutter, était maintenant aussi faible que nous; elle ne nous encourageait plus, sans volonté, sans direction, toute à sa douleur qu'elle ne refoulait que pour tâcher de consoler celle de Lise. Le pilote était tombé à la mer, et nous enfants, désormais sans personne au gouvernail, sans phare pour nous guider, sans rien pour nous conduire au port, sans même savoir s'il y avait un port pour nous, nous restions perdus au milieu de l'océan de la vie, ballottés au caprice du vent, incapables d'un mouvement ou d'une idée, l'effroi dans l'esprit, la désespérance dans le coeur.

C'était une maîtresse femme que la tante Catherine, femme d'initiative et de volonté; elle avait été nourrice à Paris, pendant dix ans, à cinq reprises différentes ; elle connaissait les difficultés de ce monde, et comme elle le disait elle-même, elle savait se retourner.

Ce fut un soulagement pour nous de l'entendre nous commander et de lui obéir, nous avions retrouvé une indication, nous étions replacés debout sur nos jambes.

Pour une paysanne sans éducation, comme sans fortune, c'est une lourde responsabilité qui lui tombait sur les bras, et bien faite pour inquiéter les plus braves ; une famille d'orphelins dont l'aînée n'avait pas seize ans et dont la plus jeune était muette. Que faire de ces enfants? Comment s'en charger quand on avait bien du mal à vivre soi-même ?

Le père d'un des enfants qu'elle avait nourris était notaire; elle l'alla consulter, et ce fut avec lui, d'après ses conseils et ses soins, que notre sort fut arrêté. Puis ensuite elle alla s'entendre avec le père à la prison, et huit jours après son arrivée à Paris, sans nous avoir une seule fois parlé de ses démarches et de ses intentions, elle nous fit part de la décision qui avait été prise.

(A suivre)